

# Bizarre

De filles en mères, et vice-versa



Ève Marcon

Ève Marcon

# Bizarre

*De filles en mères, et vice versa*

© Ève Marcon, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1174-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Monique, ma petite maman  
Sans elle, je ne serais pas qui je suis*

*À mes filles et à mes fils  
À mes petits-enfants  
Par qui je deviens*

*À toutes ces femmes qui m'ont accompagnée  
Sans qui je ne serais plus là*

*Merci à ma fille Félicie Ouellet  
Pour la couverture de ce roman  
De fille en mère, cette fois  
[www.lessouvenirsdefee.com](http://www.lessouvenirsdefee.com)*

# **Introduction**

## **Casse-tête**

## 5 ans plus tôt

*There's a crack in everything, That's how the light gets in.*

Leonard Cohen

Michel, embauché comme infirmier depuis plusieurs années, arrive dans le département où vit Gisèle. Ils sont allés le chercher dans un autre centre hospitalier car ils avaient besoin d'un autre homme dans ce département, quelqu'un qui arriverait à approcher les femmes heurtées par la vie et qui n'acceptaient la présence d'aucun male à leurs côtés. Mais aussi parce que sa renommée est sans faille.

Dès le premier instant où il a passé la porte du secteur, il a vu Gisèle, assise devant une fenêtre, le dos vouté, le visage figé, le regard dans le vague. « Absente », a-t-il pensé immédiatement. Il sait qu'il a été engagé pour travailler auprès d'elle d'abord, et surtout.

Gisèle, depuis son arrivée, entre les périodes de catatonie, ne laisse entrer aucun homme dans son environnement immédiat, et sa bulle est grande... Pas moyen de lui remettre ses médicaments, de prendre soin de son hygiène, de lui parler, elle entre dans des crises hystériques carabinées, hurle et frappe intervenants et autres patients.

L'équipe médicale, dirigée par la psychiatre Cristelle DesGagnés, a essayé plusieurs approches avec différents types d'intervention. Rien n'y fait. Médication et contention font partie du lot qui la contrôle. Mais elle semble figée dans le temps et l'espace. Elle n'avance pas d'elle-même vers quoi que ce soit. On doit presque la nourrir, lui mettre les médicaments dans la bouche et tenir le verre d'eau pour qu'elle avale.

Michel sourit. Il a vu pire. Il prend le temps d'observer les mouvements dans la salle commune, de visiter chacune des chambres, de lire les dossiers, avant de tenter quoi que ce soit. Puis il se retire dans un coin. Il médite à sa manière, respire profondément, observe plus intensément ce que ça fait en lui, perçoit

l'énergie qui circule sans l'absorber. Il laisse aller, puis porte sa responsabilité et se dirige doucement vers Gisèle qui semble endormie dans son fauteuil.

Il s'avance lentement, approche un fauteuil et s'assoit devant elle qui a les yeux ouverts vers le jardin à l'extérieur. Il guette une réaction, quelle qu'elle puisse être. Mais rien ne se passe. « C'est déjà beaucoup. », pense-t-il. Il se présente sans s'approcher davantage, parlant tout bas, la regardant dans les yeux, même si elle ne le regarde pas. Il lui indique qu'il a été embauché pour prendre soin d'elle et qu'à partir de maintenant, si elle a un besoin, elle peut lui demander de l'aide pour le satisfaire. Aucun mouvement à nouveau. « Ça fonctionne ! » Puis il se recule tout doucement, s'éloigne un peu et lui fait une petite révérence avec un sourire chaleureux. Elle ne réagit pas non plus. Mais Michel se dit que la graine est plantée, qu'on doit juste lui être présent et la nourrir jusqu'à ce que la lumière se fasse un chemin entre son âme, son cœur et son esprit. « On n'est pas pressés », se dit-il.

La patience est une vertu, le saviez-vous ? Michel exécute son travail avec bonne humeur, murmurant des mots doux à chaque patient, chantonnant les succès radiophoniques (présents et passés) en circulant dans la salle commune et dans les chambres. Il prend soin de chacun et chacune, sans différence. Dans le temps de le dire, il est tout à fait intégré à son équipe de travail et s'y sent chez lui.



Après quelques mois de ses manèges d'approche, Michel perçoit une différence chez Gisèle, qui ne semble pas réagir du tout aux yeux des autres. Lui, il voit que la rigidité de son visage s'assouplit tranquillement. Moins sèches et ridées semblent sa peau, ses lèvres, ses paupières. Sa posture lui paraît moins voutée. Mais tout ça n'est pas scientifiquement démontrable. C'est son regard à lui qui perçoit des choses que les autres ne voient pas, il le sait et tant que ce ne sera pas plus net, il garde ça pour lui.

Un jour, presque un an plus tard, il voit que le côté gauche de la bouche de Gisèle est plus relevé, comme si elle souriait d'un bord. Il lui offre un sourire radieux et lui glisse à l'oreille :

— Je le savais que tu étais là, Gisèle ! Merci de ta confiance !

Puis il retourne à ses activités, comme si rien ne s'était passé.

Gisèle est encore très médicamentée, sa conscience n'est probablement pas très forte. Michel sera patient, il prendra le temps qu'il faudra, mais il y aura un échange plus clair entre eux deux à un moment donné.

Il décide d'en parler avec la psychiatre qui suit Gisèle depuis une dizaine d'années. Peut-être pourraient-ils tenter de réduire un tout petit peu l'un des médicaments qui l'emprisonne en elle. Un tout petit peu, juste pour voir quel effet ça aurait.

Le personnel de cette section de l'hôpital a bien remarqué que Gisèle est moins agitée depuis la fin de sa ménopause, qu'elle est moins violente, qu'elle ne crie plus, ne s'emporte plus. Plusieurs ont mentionné que l'hormonothérapie y était peut-être pour quelque chose ; d'autres, qu'après 35 ans, peut-être que quelque chose s'était calmé, que la chimie pharmaceutique avait remplacé toute la chimie de la patiente du tout au tout. Beaucoup d'hypothèses, mais rien de concret avec le personnel habituel qui n'a rien vu d'autres que cette réduction des écarts dans les humeurs.

Michel et la psychiatre se sont bien entendus. Elle souhaite elle aussi que ce dont lui parle l'infirmier puisse fonctionner. Il a été embauché pour ça. Elle décide de lui faire confiance et de prendre le risque.

Aucun des écarts auxquels elle les a habitués ne se produit après que l'un des médicaments a été réduit. Oh, très peu, une fois par semaine, 25 mg de moins sur une posologie beaucoup plus élevée. Michel constate, pour sa part, que Gisèle semble le regarder plus directement, que les deux côtés de sa bouche se relèvent un peu plus. Elle ne parle pas encore, mais ça s'en vient.

La psychiatre n'en revient pas. Gisèle laisse un homme lui donner ses médicaments, la nourrir, l'amener à la douche sans réaction agressive d'aucune sorte. Elle se demande ce qu'il peut bien avoir ce Michel pour créer cette ouverture surprenante chez cette patiente qu'on croyait perdue pour de bon. La docteure DesGagnés est contente d'avoir fait appel à lui. Son collègue de l'autre centre hospitalier lui en avait parlé en bien. Il avait raison. Elle croit qu'on pourra réduire à nouveau le médicament à raison d'une fois par six jours au lieu de sept. Après quelques mois, on verra ce qu'il en est et on réduira à nouveau si



tout va bien.



Après trois ans de ce rituel, alors que Michel s'approche de Gisèle pour lui installer un cabaret avec sa nourriture, elle attend que le tout soit déposé devant elle, lui fait un clin d'œil, prend sa cuillère à soupe et se met à manger seule. Michel est soufflé... Il a envie de danser sur place, mais se retient, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Le déclic semble fait, il sait qu'à partir de maintenant, il peut commencer son travail plus concret.

Lui seul sait qu'il est maître Reiki, formé en grande partie au Japon, qu'il a suivi une formation en psychanalyse jungienne à Zurich pendant deux ans et participé à quelques formations en psychosynthèse, à Milan comme à Paris. Il est habité, animé, conscient de tellement de facteurs d'influence qu'il reste à l'écoute constamment des changements dans les énergies qui circulent. Si ses collègues savaient, il n'est pas certain que l'information serait positive à leurs oreilles. Donc, il garde ça pour lui mais se sert de tous ses outils pour aider.

À partir de ce clin d'œil de Gisèle, le cheminement accélère, sa posture se redresse tranquillement. Car elle veut regarder Michel dans les yeux, il lui faut alors être plus droite. Elle ne discute toujours pas, mais échange à travers le non-verbal qui parle fort : des sourires, des clins d'œil, des saluts, des au-revoir de la main, des pouces levés, etc.

Michel décide alors d'apporter des casse-têtes<sup>1</sup>, de 200 à 2 000 morceaux, et en posa sur deux tables pour que chacun puisse y placer des pièces pour voir comment ses patients vont réagir.

Gisèle, curieuse, se lève et se dirige vers les tables. Elle s'assoit ensuite devant l'un d'entre eux, un paysage d'automne, 500 morceaux. Elle ouvre la boîte et regarde les morceaux. Elle en a fait souvent quand elle était petite car sa mère avait toujours une boîte ouverte sur une table au salon. Elle entreprend de sortir les pièces qui ont un côté droit. « Le tour », pense-t-elle. Elle les classe par couleur et format, en fait des piles puis commence à les assembler.

Michel et ses collègues la regardent aller, ébahis. Les autres patients ne

semblent pas tentés, mais un ou deux s'approchent tout de même et s'assoient de chaque côté de l'autre table, en regardant Gisèle faire, concentrée, structurée dans son travail. Quelque chose se passe, tout le monde en est témoin.

Michel fait un signe à la psychiatre qui regarde à travers sa fenêtre de son bureau pour qu'elle vienne voir elle aussi.

Pendant une trentaine de minutes, personne ne bouge, sauf Gisèle, attentive à ce qu'elle fait et ne perçoit pas le spectacle qu'elle offre autour d'elle.

Puis la collation arrive et tout le monde, Gisèle incluse, se déplace pour pouvoir boire et manger.

Après cette pause, Gisèle se dirige vers Michel et lui dit tout bas :

— Merci Michel ! J'ai l'impression de v'nir de sortir de centaines de milles de *bouette*<sup>2</sup> ! Y a d'la lumière dans ma tête. Merci beaucoup !

Subjugué, Michel fait une révérence digne de Molière, les yeux pleins d'eau, avec un sourire ancré au plus profond de son âme.

Joséphina, une belle infirmière du Sud, s'approche et demande à Gisèle si elle a besoin de quelque chose. Cette dernière lui répond qu'elle aimerait bien faire une petite sieste, que tous ces changements l'ont fatiguée. C'est la première fois que l'infirmière entend cette voix, qui deviendra mélodieuse à l'usage. Elle l'accompagne à sa chambre et la quitte avec un doux sourire qui sera leur marque de commerce à toutes les deux à partir de ce moment-là.

Dans la salle commune, le soleil semble émaner des murs, des plafonds et des planchers. Le personnel et les patients sourient.